
SLAVENKA DRAKULIĆ

DORA MAAR
ET LE MINOTAURE

ROMAN



LES INDOMPTÉES


CHARLESTON

SLAVENKA DRAKULIĆ

DORA MAAR ET LE MINOTAURE

« J'avais découvert posé sur le lit un petit dessin représentant une femme et un homme à tête de taureau. (...) Le dessin est brutal. Je le déteste. Je l'adore. Je ne m'en déferai jamais. (...) Sur ce dessin, c'était moi. Ni Olga, ni Marie-Thérèse, ni aucune autre de ses amantes de passage dont il ne se rappelait pas les noms. J'étais l'élue, j'étais la gagnante, j'étais marquée. J'étais à lui. »

Photographe renommée, figure prometteuse de l'avant-garde parisienne, amie intime des surréalistes André Breton et Man Ray, Dora Maar est une artiste accomplie et célébrée lorsqu'elle rencontre Pablo Picasso en 1936. Fascinée par le génie du peintre, elle rêve d'un compagnonnage artistique, d'une vie à deux faite d'amour et d'art.

Mais pour Picasso, le seul art qui compte est le sien, et leur relation ne sera pour lui qu'un matériau inépuisable pour sa propre créativité. Projetée en pleine lumière par son statut de muse, Dora Maar devient, sous les pinceaux de Picasso, une des femmes les plus scrutées de son temps, mais son art et son individualité resteront à jamais dans l'ombre du maître. De leur histoire destructrice, elle sortira anéantie.

Dans ce journal intime fictif, Slavenka Drakulić dresse le portrait tragique d'une femme et artiste extraordinaire et offre une voix à celle qui en fut privée.

Traduit du croate par Chloé Billon

ISBN : 978-2-36812-531-1



9 782368 125311

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : le-petitatelier.com

Photo © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist.

RMN-Grand Palais / Georges Meguerditchian



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

DORA MAAR ET
LE MINOTAURE

Titre original : *Dora i Minotaur: Moj život s Picassom*

Copyright © Slavenka Drakulić and Fraktura, 2015. All rights are represented by Fraktura, Croatia.

Traduit du croate par Chloé Billon

Ce livre a été publié avec le soutien financier du ministère de la Culture de la République de Croatie.

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris - France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-531-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Slavenka Drakulić

DORA MAAR ET
LE MINOTAURE

MES ANNÉES NOIRES
AVEC PICASSO

Roman

Traduit du croate par Chloé Billon

LES INDOMPTÉES



L'art est un mensonge qui nous aide à comprendre la vérité.

Pablo Picasso.

PRÉFACE

PHOTOGRAPHE CÉLÈBRE ET PEINTRE SURREALISTE, Dora Maar, ou Henriette Theodora Markovitch de son vrai nom, mourut le 16 juillet 1997 à Paris, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Dans son appartement de la rue de Savoie, parmi de nombreux documents écrits en français, on retrouva un mystérieux cahier rédigé en croate. Cette langue, que Dora parlait couramment, était celle de son père, Joseph Markovitch¹. Elle ne l'employait que pour converser avec lui ; avec sa mère, Marie Julie Voisin², elle échangeait en français, la langue du quotidien. Il est très probable que ces notes en croate lui aient été particulièrement précieuses, car elle associait cette langue à la sphère intime, au monde des sentiments, incarnés pour elle par le père.

1. Josip Marković, Sisak, 1874-Paris, 1973.

2. Marie Julie Voisin, Cognac, 1877-Paris, 1942.

Dora Maar fut aussi célèbre pour avoir été la muse de Pablo Picasso³. Sans surprise, la thématique centrale de ses notes est sa rencontre avec Picasso : la relation volcanique entre deux personnalités créatrices, dont une particulièrement dominante, leur rupture et les conséquences tragiques qu'elle eut pour Dora, ainsi que la période qui suivit leur liaison.

Ces souvenirs figurent dans ce fameux cahier noir sans titre ; il m'a semblé approprié d'intituler ce livre *Dora i Minotaur*⁴, d'après un fameux dessin de Picasso daté de 1936. Cette œuvre est peut-être le symbole le plus fort de la nature de leur relation.

Le contenu du cahier pourrait, si on en croit certains indices, être inspiré par ses entretiens avec le psychanalyste Jacques Lacan – passages signalés dans son journal intime par la lettre A (analyse) – et avoir été rédigé en 1958 et 1959. Ces notes sont considérées comme le point de départ à une autobiographie, à laquelle l'artiste aurait ensuite renoncé – ou qui n'aurait jamais été retrouvée. Écrites à la main, à l'encre violette, d'une écriture régulière, ces notes furent prises par Dora Maar alors qu'elle s'était déjà retirée de la vie publique. Les quarante dernières années de sa vie se déroulèrent dans la solitude.

Ce mystérieux cahier noir pourrait bien être le célèbre « cahier de Ménerbes » notamment mentionné dans leurs ouvrages sur Dora par James Taylor et Alicia Dujovne Ortiz, entre autres. Il fut vendu aux enchères en 1999, lors d'une vente intitulée *Derniers souvenirs de Dora Maar*, et retrouvé ensuite en Croatie après la mort de son acquéreur anonyme. Il se trouve à présent à Rijeka, en possession d'un

3. Pablo Picasso naquit à Málaga en 1881 et mourut à Mougins, en 1973.

4. Titre original en croate ; littéralement « Dora et le minotaure ».

connaisseur de l'œuvre de Dora, et qui connut Dora elle-même. Quand il entra en contact avec moi, il posa deux conditions : son nom, comme celui du précédent propriétaire, devait demeurer à jamais inconnu du public.

Bien qu'il s'agisse de fragments inachevés, ce texte constitue un témoignage précieux sur les personnalités créatrices de Dora Maar et de Picasso. Nul doute qu'il mérite d'être publié. Nous vous le présentons ici avec quelques corrections et accompagné de notes éditoriales.

S. D.

RÉCEMMENT, EN CHERCHANT UN MAGAZINE, j'ai trouvé dans mes papiers un vieux cahier. Je pensais qu'il était vierge, mais j'ai découvert une note sur la première page datée de juin 1945 :

Hier, je suis partie de chez Jacques de si belle humeur ! Je sens que je vais déjà mieux.

Après les électrochocs et mon hospitalisation, j'ai eu mal aux jambes pendant des jours. J'avais la démarche raide, comme si je marchais avec des béquilles. Mon corps tout entier me faisait mal. Je me traînais dans le couloir qui donne sur la cour, sans savoir si j'étais encore à l'hôpital ou dans mon appartement. La couleur verte des buissons du dehors se mélangeait au blanc et au gris des murs, on aurait dit qu'un linceul me recouvrait les yeux. C'était comme nager dans une eau trouble. Mon cerveau se remettait lentement. C'est Jacques qui m'a sauvée de Sainte-Anne, où ils ont bien failli me tuer. Ils t'attachent au lit, te fourrent une boule de chiffons dans la bouche, et ensuite, ils te font passer du courant dans le corps. De fait, je ne sais même pas combien de fois j'ai eu droit à ce « traitement », comme ils disent à l'hôpital. Je n'ai pas demandé.

C'est une mode, a dit Jacques lors de notre première rencontre après ma sortie de l'hôpital, une simple mode stupide. Qu'il s'agisse de chapeaux, de chaussures ou de médecine, c'est toujours la même chose.

Mais cette mode est la raison pour laquelle mon corps est encore brisé !

Oublie les électrochocs, tu vas t'en remettre, tu n'as même pas quarante ans. Tu vas venir ici, chez moi, et on va parler. Rien de plus. Tu n'as besoin ni de thérapie ni de médicaments, tu n'as plus de raison d'avoir peur.

Je ne veux pas parler de l'hôpital, j'ai failli y rester...

Tu n'es obligée de rien, c'est toi qui décides de quoi nous allons parler.

Sans doute faut-il évoquer la raison pour laquelle j'ai atterri à l'hôpital, et à présent chez toi, en psychothérapie. Apparemment, j'aurais fait une dépression nerveuse. Picasso a eu peur pour ma santé mentale, et il t'a appelé à l'aide. En réalité, je ne pense pas qu'il se soit vraiment inquiété, seul quelqu'un qui ne le connaît pas peut croire une chose pareille. Il m'a tout simplement expédiée à l'asile pour se débarrasser de moi.

Alors, raconte-moi ce que pense quelqu'un qui le connaît.

J'ai chassé la question d'un vague geste de la main. Dans son cabinet, le soleil de l'après-midi baignait les étagères de livres, le bureau en chêne massif et la maigre créature aux oreilles décollées en veste bleu sombre. Ça sentait les livres et le cigare.

Sur le chemin de la maison, j'ai acheté à la papeterie un cahier avec des lignes et une couverture cartonnée noire. À l'école, je détestais ce genre de cahier : j'étais très ordonnée, mes lettres ne fuyaient ni en dessous, ni au-dessus des lignes. J'ai pourtant eu le sentiment que c'était précisément ce dont j'avais besoin à ce moment-là : avec ma tête tout embrouillée, il m'était difficile d'avoir une écriture régulière. J'ai aussi acheté un petit flacon d'encre violette. Je pourrais essayer de poser des choses sur le papier, me suis-je dit en rangeant le cahier dans mon sac. De toute façon, je ne suis pas obligée de le montrer à qui que ce soit, pas même à Jacques.

J'ai décidé que j'allais écrire en croate, afin de préserver encore mieux mes notes de toute curiosité. Je ne connais personne ici, à part mon père, qui comprend cette langue. Je crois que l'écriture va m'aider à me reprendre. Je dois aussi tenter quelque chose par moi-même, je ne peux m'abandonner complètement à Jacques. Parce

que je le connais d'avant, pas par Picasso, mais par sa femme Sylvia, avec laquelle je m'étais liée d'amitié quand elle était encore mariée à Georges Bataille. J'ai le sentiment que le fait de les connaître tous est en quelque sorte un frein à notre relation de patiente à médecin. Si je me rappelle certains événements de mon passé, et si je les consigne, peut-être que je comprendrai mieux cet épisode psychotique qui m'a expédiée à l'hôpital. Il faut simplement que je me concentre, comme si je me préparais de nouveau à me tenir devant le diaphragme de l'appareil photo et à regarder — mais en moi cette fois. Il me semble que j'en suis à présent capable, avec l'aide de Jacques et de ce cahier. La procédure est la même que dans mon métier : quand je photographie ou que je peins, je choisis qui je vais représenter, et comment, je maîtrise la réalité et la mets en forme. C'est moi qui décide, et c'est ce que je vais faire à présent. C'est toi qui décides, n'est-ce pas ce que Jacques m'a dit ?

Je me suis sentie mieux après ces mots : il me soutient et m'encourage à parler, au lieu de me maintenir droguée et attachée au lit. J'ai encore sous les yeux ce terrible appareil avec des fils de fer, je sens encore le contact des électrodes froides sur mes tempes et le goût cireux des chiffons dans ma bouche.

Mais ces derniers temps, quand ai-je pris, moi, la moindre décision, à part quand je photographiais, ce que je ne fais plus depuis des années ? Était-ce à cette époque lointaine où j'ai décidé d'étudier la photographie, au contraire de tout ce qui m'est arrivé par la suite et qui a été décidé par d'autres ? J'ai peine à me souvenir du désir de photographier, et de cet ancien sentiment de contrôle, de liberté et de confiance en moi et en mes décisions. Quand est-ce que tout ça s'est évanoui, et pourquoi ? Comment ai-je pu me laisser aller au point de finir à l'hôpital ? Voilà, c'est sur ça que je voudrais écrire.

* * *

C'était tout ce qu'il y avait d'écrit dans le cahier que j'avais trouvé. J'ai été touchée par ces mots oubliés,

écrits il y a plus d'une dizaine d'années, en particulier par la phrase *J'en suis capable*. On aurait dit que j'essayais de m'en convaincre moi-même. Manifestement, j'avais échoué dans mes intentions. Les pages vides qui suivaient me perturbaient. Pourquoi n'avais-je pas continué à écrire ? De quoi avais-je eu peur ? Qu'est-ce qui m'en avait empêchée ?

Je revoyais le visage de mon camarade psychiatre, la devanture de la papeterie, mon reflet dans la vitrine. Ce petit élan d'espoir après ma première consultation était resté gravé dans ma mémoire. En sortant de chez Jacques, j'avais levé la tête vers le ciel bleu clair et sans nuages. Je m'étais rappelé le titre du livre de Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, pas tant à cause de son contenu et du fait qu'il y parlait, soi-disant, de moi, qu'à cause du titre en lui-même. Avait-il précisément eu en tête ce bleu ? Le vent avait glissé ses doigts dans mes cheveux lâchés, j'avais inspiré profondément et m'étais laissée faire, comme si j'étais une voile. J'avais erré quelque temps, profitant de ce sentiment de légèreté et de joie. Après avoir passé des semaines dans un état plus ou moins inconscient, à flotter entre la lumière et l'obscurité, comme si quelqu'un m'avait jetée dans un puits profond où j'étais condamnée à attendre la fin, ce jour-là, j'avais pour la première fois commencé à croire que je n'étais pas perdue, que je n'étais pas complètement abandonnée.

J'ai relu une nouvelle fois la première phrase – *hier, je suis partie de chez Jacques de si belle humeur*. Après quelques pages seulement, la joie et l'optimisme avaient cédé la place à un long silence et à des pages vides. À l'époque, j'ignorais ce que j'ai par la suite appris sur les électrochocs. À ce traitement désagréable et douloureux succède l'euphorie. Mes sensations n'avaient découlé que d'une réaction chimique dans mon cerveau ! Mon ravissement initial avec Jacques, tout comme plus tard mon humeur sombre et la

fatigue infinie qui m'empêchaient de prendre la plume. Mon incapacité à me concentrer était peut-être, elle aussi, un effet secondaire. Tout comme mes pertes de mémoire temporaires, qui sait ? D'après Jacques, la mémoire des patients pouvait parfois leur faire défaut, mais en général, elle revenait. J'ai bien peur de n'avoir été qu'un vulgaire rat de laboratoire pour cette nouvelle invention, dont on ne connaissait pas grand-chose à l'époque.

Et la psychothérapie ? À quel point m'avait-elle aidée ? Avait-elle duré trop peu pour que je me remette vraiment ?

À présent, mes mains – ces mains que Picasso a peintes tant de fois, cette peau toujours aussi douce et ces longs ongles vernis – tiennent ce grand cahier aux coins un peu émoussés, comme s'il m'avait suivi partout et avait fini par s'user. Ce qui m'étonne le plus, c'est son épaisseur. Avais-je vraiment l'intention de le remplir ? Ces phrases écrites il y a bien longtemps sont un témoignage pathétique de mon impuissance. Mais ce que je n'ai pas eu la force, ou l'envie d'écrire, je vais l'écrire maintenant. Jacques, devenu le célèbre Dr Lacan et qui n'est plus mon médecin, mais juste une vieille connaissance à présent, s'était tout de même trompé sur un point. Ce n'est qu'aujourd'hui que je suis capable de décider, longtemps après avoir fini, ou plus précisément interrompu, ma thérapie avec lui.

Oui, il m'a fallu plus de temps que ce que j'avais pensé après notre premier entretien.

Et en vérité, ce n'est qu'aujourd'hui, après tant d'années, que me reviennent en mémoire quelques-uns de nos sujets de discussions et certaines de ses questions. Ce n'est qu'aujourd'hui que s'ouvre lentement la porte derrière laquelle je peux enfin regarder ma vie avec une distance émotionnelle et temporelle. Les souvenirs qui remontent, je m'efforcerai de les consigner dans ce même cahier. Et je sais que j'ai encore quelque part cette encre violette !

* * *

Dis-moi ce que tu vois quand tu fermes les yeux ? m'avait demandé Jacques le premier jour.

Un rideau. Un rideau blanc qui ondule dans la brise, lui avais-je répondu avant de me taire. Ma gorge s'était serrée, les larmes m'étaient montées aux yeux.

Le rideau se trouve sur la porte vitrée qui sépare ma chambre d'enfant de celle de mes parents, à Buenos Aires. Cette image me revient ces jours-ci – la porte vitrée, ma chambre, l'enfance. Il me suffit de fermer les yeux, et je suis de nouveau là-bas. J'ai quatre ans, peut-être cinq. Couchée dans mon lit, je regarde le tissu blanc, presque transparent, seul obstacle entre moi et mes parents. C'est le matin. Je discerne les contours du lit conjugal et j'entends la voix étouffée aux intonations menaçantes de mon père. Je connais bien cette voix particulière qu'il n'adresse qu'à Maman, et ce, depuis que nous avons déménagé ici. Maman me dit ensuite : Papa a à nouveau eu une attaque. Elle appelle ça une attaque. Comme si Marko, comme l'appelle Julie, était un fou. En réalité, mon père est un homme colérique que le visage renfrogné de son épouse de bon matin exaspère. Je devine dans sa voix qu'il préfèrerait hurler un bon coup contre cette femme qui renifle à côté de lui dans le lit. Mais il ne le peut pas, à cause de moi. Il se transforme alors en un grand serpent vociférant qui étouffe et écrase Maman, et lui laisse juste assez d'air dans les poumons pour pleurer en silence.

Certes, je n'étais pas censée entendre leurs disputes. Mais je dormais dans la chambre voisine et les deux pièces n'étaient séparées que par une porte vitrée coulissante, tendue d'un tissu fin qui brouillait à peine les images, et pas du tout les sons. À Julie, mon père parlait en français, sa langue à elle, celle que nous parlions à la maison. Mais je comprenais aussi sa langue à lui, le croate, qui à mes

oreilles d'enfant possédait des accents doux, chauds, particuliers. J'adorais sa sonorité tendre. *Mila moja, Doricé*⁵ – me chuchotait mon père en se penchant pour m'embrasser sur la joue. Je me souviens que son baiser toujours un peu humide me faisait redouter secrètement le contact de ses lèvres.

Je n'étais pas non plus censée entendre les autres sons provenant de leur chambre, qui me réveillaient parfois au milieu de la nuit. Les soupirs étouffés, puis de plus en plus sonores, jusqu'au gémissement de ma mère. Petite, je pensais que Maman allait d'un instant à l'autre se mettre à pleurer, et j'étais prête à ouvrir la porte vitrée. Je me levais, je cherchais dans le noir mes pantoufles, qui avaient sûrement glissé sous le lit. J'entends encore le plancher grincer tandis que je rampais en tâtonnant à l'aveugle. Sur le parquet si agréable au toucher, je n'avais pas froid, pourquoi donc voulais-je tant mes chaussons ? Juste au moment où je me redressais, décidée à aller pieds nus jusqu'à la porte, le silence régnait de nouveau, et je remontais sans bruit dans mon lit. Sans doute avaient-ils entendu mes pas, et fait un peu moins de bruit. Une fois, j'avais franchi le seuil de leur chambre. La silhouette de mon père se dessinait dans la lumière venue de la fenêtre. Noire et courbée, elle se dressait au-dessus de ma mère. Allait-il l'étouffer ? Maman émettait un son faible, quelque chose entre la plainte et le soupir. Papounet, avais-je murmuré, est-ce que Maman va bien ? Mon père s'était redressé dans le lit : Dorica, tout va bien, retourne te coucher. Maman a juste fait un mauvais rêve. Elle va mieux maintenant.

Je l'avais cru, que pouvais-je bien faire d'autre ? Les sons de Maman étaient parfois terrifiants – des soupirs, des gémissements, des cris étouffés. Mais les mots de mon père m'apaisaient. Il avait sans doute été surpris que je sois

5. « Ma chérie, ma Dorachou » (N.d.T.)

réveillée. Mes parents n'imaginaient pas que moi aussi, je les surveillais, que, par la force des choses, je les espionnais, que j'en savais bien plus sur eux que ce qu'ils auraient voulu – je n'étais qu'une enfant, après tout. Ils ne pensaient pas au fait qu'en grandissant, j'apprenais à déchiffrer leur langue codée, où alternaient – je ne le comprends qu'à présent – la passion, le dégoût et l'indifférence.

Pourquoi m'avaient-ils attribué cette chambre transparente ? Étais-je vraiment une petite plante fragile à garder sous serre, à protéger et surveiller jour et nuit ? Mais manifestement, ils voyaient de grands avantages à cette porte vitrée.

Certes, ils pouvaient ainsi entendre ma respiration paisible et sombrer eux-mêmes dans le sommeil en toute sérénité. Le matin, mon père écartait le rideau pour voir si j'étais réveillée. Si j'ouvrais les yeux, son visage s'illuminait d'un sourire, il entraînait et couvrait de baisers ma tête aux boucles brunes en sueur. Si je faisais semblant de dormir, particulièrement quand il avait eu une attaque, il me caressait la joue. Jamais il ne quittait la maison sans être passé voir « sa petite fille à son papa », comme il m'appelait.

M'installer dans cette chambre était sans doute une décision née de leur angoisse pour moi, et l'une de leurs rares décisions communes. Maman avait trente ans à ma naissance, elle avait déjà perdu tout espoir d'avoir un enfant. Elle racontait à qui voulait l'entendre qu'à la maternité, une sage-femme lui avait reproché d'avoir tant attendu pour enfanter. Mon père non plus n'était plus de première jeunesse, à trente-trois ans. Sans enfant, leur couple n'avait aucune chance. Ma présence leur avait imposé un certain cadre, et les obligeait à rester ensemble, comme je l'avais vite compris. Toute la tendresse de mon père s'était reportée sur moi. Ma mère avait été reléguée au rang de gardienne d'enfant. « Julie, comment va la petite ? » étaient ses premiers mots quand il passait la porte de l'appartement en rentrant du travail.

Après une attaque de mon père, Maman restait encore longtemps au lit, contente que je ne la dérange pas. Elle était furieuse contre mon père. Il l'avait réprimandée de sa voix menaçante de bon matin. Si au moins tu criais comme un homme, un vrai, lui rétorquait-elle parfois avec mesquinerie. Elle lui en voulait surtout car, à cause de lui et de son travail, elle avait été contrainte de déménager de Paris à Buenos Aires, chez les sauvages, disait-elle. Tout dans cette ville atroce la dégoûtait – les rues, la poussière, les regard appuyés des hommes, le marché où les paysans étalent leurs marchandises par terre, les dames dans des robes du siècle dernier... Julie n'avait accepté de quitter Paris que parce mon père lui avait assuré qu'il ferait fortune en Argentine. Mon père savait être charmant et convaincant, elle devait bien le reconnaître. Mais le temps passant, sans la moindre trace de la fortune promise, son insatisfaction était allée croissant, tout comme ses reproches quotidiens à mon père. Et tout ça, j'étais bien obligée de l'entendre par le mur vitré, tout comme ses soupirs et ses pleurs. Et les grincements de plus en plus rares du lit conjugal dans la nuit.

Mon Dieu, comme tout est brutal ici, tout est si primitif, se plaignait Maman à Mme Dupont, qu'elle fréquentait uniquement parce qu'elle était elle aussi française. Elle s'était imaginé qu'être française à Buenos Aires ces années-là était très distingué, mais elle avait vite compris que ce n'était pas le cas. Notre bonne, Juana, que Maman appelait Jeanne, lui avait expliqué qu'il y avait en ville beaucoup de Françaises pauvres qui se prostituaient. À cause d'elles, on surnommait les prostituées *francesa*.

* * *

La vitre est une protection, mais pas uniquement. Je me souviens aussi du sentiment d'être exposée aux regards, comme si j'étais dans une vitrine ou un aquarium. Une fois

mon père parti, je sentais encore longtemps ses yeux sur moi. Si je ne me levais pas, je savais que Maman viendrait s'assurer que j'étais en vie, que je respirais. Jusqu'à sa mort, elle s'est inquiétée de mon sort. À l'époque comme plus tard, quand j'étais adulte, à Paris, elle se comportait comme si j'étais incapable de prendre soin de moi. Pauvre Julie, après tout, peut-être avait-elle raison ! Sa sollicitude m'exaspérait, son regard, au contraire de celui de mon père, était dépourvu de chaleur. Aucune impatience que je me réveille, ni sourire ni baiser avant de partir. J'avais aussi appris que Maman avait mieux à faire que de se consacrer à moi au petit matin. Elle s'enfermait dans la salle de bains pour atténuer par des compresses froides la trace de ses pleurs sur son visage. Pendant ce temps, j'étais à la fois livrée à moi-même et libérée de son contrôle.

Pourquoi est-ce que cette chambre de mon enfance me revient en mémoire précisément maintenant ? Je sais, elle m'apparaît quand je me sens à nouveau comme un enfant. Quand je veux fuir, retourner dans le passé. Quand je suis vulnérable. Quand il n'y a personne, ni rien entre moi et la réalité. Moi qui ai remis mon appareil photo pour toujours, j'ai les mains vides désormais.

Cette chambre si détestée était pourtant mon seul refuge. En grandissant, je me suis sentie de plus en plus exposée dans cette cage de verre. Je me souviens de ce sentiment simultané de protection et d'exposition : je ne pouvais ni sortir ni échapper aux regards. Je ressentais déjà un certain malaise que, bien des années plus tard, j'ai identifié comme une forme de violence parentale, l'exposition à des regards non désirés. Je me suis donc retirée derrière l'objectif de mon cher appareil photo, qui m'a longtemps servi de bouclier. Je me repliais, me cachais derrière lui. Cet étrange mode de communication me permettait d'échanger selon les règles que j'avais moi-même

établies. Un sortilège grâce auquel j'apprivoisais tout ce qui se trouvait devant l'objectif.

Pour me défendre de ce sentiment d'exposition, je passais par le jeu. Je me souviens, j'ai sept ou huit ans, j'adore jouer avec la lumière. La porte vitrée est ouverte. Des rayons de soleil percent jusqu'à mon petit lit. J'aime être seule, sans surveillance. J'ouvre et ferme les yeux : la couleur rouge transparente sous mes paupières alterne avec l'éclat aveuglant des rayons du soleil. Je lève la main vers la fenêtre. La lumière violente traverse ma peau, et j'aperçois des parties plus sombres – est-ce que ce sont mes os ? – et le fin réseau des veinules. Ma main devient un animal transparent, peut-être une méduse, comme celle que j'ai vue à l'aquarium. Dans tous les cas, il s'agit d'une chose complètement étrangère, indépendante de moi. Je range cette chose dans l'obscurité, sous les draps, et c'est à nouveau ma main, ordinaire, que je regarde avec incrédulité après le « sortilège ». Cette métamorphose d'une partie de mon propre corps m'obsède.

Tout, en fonction de l'ombre et de la lumière, peut se changer en autre chose. Je suis une magicienne, dis-je à Maman plus tard, je change le connu en inconnu, regarde ! À l'époque, je ne connais pas encore le mot artiste. Arrête de raconter des bêtises, dit Maman. Elle ne voit rien, pas même quand je lui montre avec quelle facilité je change ma main en méduse, avec la simple aide de l'éclatante lumière du soleil. Une main n'est absolument pas une chose, rappelle-t-elle, comme si je ne le savais pas. Elle ne comprend pas le sortilège opéré par la lumière, pas plus que ma passion pour ce jeu de métamorphoses. Mais ça ne m'attriste pas, car j'ai maintenant mon propre secret.

J'aimais bien quand Maman m'emmenait au parc à Buenos Aires, ai-je raconté à Jacques. Et parfois au terrain de jeu, pour que je m'amuse avec les autres petites filles. Elles parlaient espagnol, la langue des domestiques,

des marins, des dockers et des éleveurs de bétail. C'était une langue utile, mais sale, tout comme les gens autour de nous, d'après Maman. Nous avons rejoint mon père à Buenos Aires quand j'avais trois ans. Déjà, je me sentais écartelée entre ma mère et mon père, entre le français et le croate. Et cette nouvelle langue était apparue, l'espagnol. Mon père la parlait déjà bien, tandis que nous n'en savions pas un mot. Il y avait aussi les tenues de Maman, qui sentaient le parfum, et les grandes jupes de Juana, où se cachaient des centaines d'odeurs inconnues. Moi-même, j'étais faite de pièces anciennes et nouvelles, propres et sales. Je me suis toujours sentie ainsi. Et maintenant, tu te sens toujours comme ça ? m'a demandé Jacques. Oui. En moi se mélangent Theodora, Dora, Dorica, Dorita, Adora, Dorissima.

Il m'a semblé que cette réponse l'intriguait particulièrement, il a noté quelque chose dans son carnet, mais il ne m'a pas questionnée davantage.

* * *

À Buenos Aires, nous allions parfois rendre visite à mon père dans son studio d'architecte de la Calle Reconquista. Il me donnait un crayon et du papier, et je dessinais à sa table, ou je calligraphiais des lettres. J'allais déjà à l'école, et il me fallait m'entraîner. Mon père dessinait beaucoup, principalement des bâtiments, que d'autres construisaient ensuite. C'est ainsi qu'il m'avait expliqué son métier d'architecte. Quand nous nous promenions, il me montrait les immeubles qu'il avait conçus, celui sur la Plaza de Mayo ou dans la Calle Sarmiento, où surgissait d'un des balcons une terrifiante tête de pierre. Même si j'avais détourné le regard, j'y étais quand même retournée plus tard.

Quand il avait du temps, mon père m'apprenait à dessiner des maisons, des bateaux, des rues ou faire des

portraits. Pour m’amuser, il représentait parfois aussi des animaux qu’il me demandait ensuite de reproduire. Il disait que j’avais du talent, que j’avais l’œil, mais que je devais travailler. Un entraînement acharné, c’est la clé de tout, Dorica.

Tout en dessinant, j’écoutais mes parents discuter... C’est ainsi que j’avais appris que Maman avait l’intention d’ouvrir une boutique de chapeaux. Elle s’ennuyait, elle pourrait gagner de l’argent en tant que modiste. La chapellerie s’appellerait la *Boutique française* – ça va de soi. Et d’ailleurs, où est donc la fortune que nous sommes venus chercher ici ? – avait-elle ajouté. Elle avait prononcé le mot *ici* comme si elle avait dans la bouche quelque chose qu’elle voulait cracher à tout prix. Ignorant mon père, elle regardait par la fenêtre, dans le lointain, là-bas, au-delà des mers. Mon père, je le sentais, n’était pas enchanté par son projet, qui signifiait des dépenses supplémentaires. Maman avait émis un grognement méprisant et balayé la remarque de la main quand il avait mentionné l’argent. Elle ne voulait pas s’en préoccuper, voilà une chose qui était l’affaire des hommes. S’ils ne pouvaient pas se le permettre, alors... Sa phrase était restée en suspens. Je me souviens que j’avais eu de la peine pour lui.

Mon père avait fini par céder, il avait emprunté de l’argent à son employeur, M. Milanovich, un riche armateur d’origine croate pour lequel il construisait un palais. Cette information, comme tout ce dont parlaient les adultes, je l’avais apprise depuis ma cage de verre, en faisant mine de n’avoir rien entendu. Je connais M. Milanovich et sa femme bien en chair. Nous vivons en face de leur villa, et je joue souvent avec leurs enfants. Ils en ont douze, avec une tête d’écart entre chacun d’eux, dit Maman. Quand elle dit *douze*, elle lève les yeux au ciel, comme si c’était tout à fait inimaginable pour des gens de leur statut social. Derrière la vitre, plus tard, j’entends aussi en lien avec

Milanovich le mot *se reproduire*, mais mon père se fâche. Fais attention à ce que tu dis, et mêle-toi de tes affaires, lui rétorque-t-il sévèrement.

J'aime porter des chapeaux. Insolites, originaux. Même celui que je porte le plus souvent à présent, petit, noir, avec un gros nœud d'organdi, c'est Maman qui l'a fabriqué. C'est certainement d'elle que me vient ce goût. Je me souviens très bien d'une pièce qui était restée longtemps exposée dans la devanture de sa chapellerie. Parfois, elle se tenait juste devant la vitrine de la *Boutique française* et l'observait. J'avais peut-être dix ans, mais je me souviens encore de ce chapeau dans les moindres détails. Bleu clair, orné d'oiseaux miniatures en soie de diverses couleurs qui surgissaient derrière de petites feuilles vertes, et semblaient vivants. Les passantes s'arrêtaient pour le regarder, époustouflées. Il était merveilleux.

Quand Maman m'avait laissé l'essayer, j'avais décidé, debout devant le miroir, que quand je serais grande, je porterais précisément ce genre de chapeaux. Et des plus fous encore ! C'est peut-être la seule fois où j'ai été fière d'elle. Car c'était mon père que j'admirais. La Julie de ces années-là, je la méprise. Plus tard, je la prends en pitié, et j'éprouve de la culpabilité envers elle.

C'est ainsi que Julie avait ouvert sa boutique. Il était interdit de dire que c'était un magasin, à savoir un commerce, c'était trop banal. Mon père l'appelait *kitničarka*, un vieux mot croate pour une chapellerie. On y trouvait des boutons, des cols, quelques tissus au mètre, divers rubans de coton, de soie, de reps – en gros, la mercerie d'usage. Bien entendu, elle créait elle-même les chapeaux. Je me souviens du bouquet de son parfum parisien, mêlé à l'odeur exotique des soies fines sur l'étagère, qui venaient de la lointaine Chine. C'est de la soie authentique, de Chine, soulignait-elle avec satisfaction, se rengorgeant un peu de ses bonnes relations avec les armateurs et les

marchands, qui lui permettaient d'obtenir à bon prix de luxueuses marchandises.

Depuis qu'elle a sa *boutique*, Maman est plus joyeuse, il lui arrive même de rire. Elle est habile de ses mains. Vous avez des doigts d'or, lui soufflent ses clientes, des dames au goût raffiné, pas de celles qui achètent de l'élastique et des rubans ornementaux au mètre, ou des rouleaux de la tapageuse dentelle noire à la mode qu'elles cousent sur leurs robes de taffetas pour souligner leur décolleté. Certaines viennent juste pour parler français et feuilleter les magazines de mode de Paris que Maman pose bien en vue sur le comptoir. Et à Paris, les jupes ne sont plus aussi longues qu'à Buenos Aires, elles se raccourcissent et s'ajustent davantage. Les femmes raccourcissent aussi leurs cheveux, elles portent des coupes à la garçonne. Je décide que moi aussi, je me couperai les cheveux, dès que je serai assez grande. Maman ne veut pas en entendre parler, elle trouve cette mode « vulgaire ». Tout ce dont elle a peur est vulgaire.

Les femmes viennent à la *boutique* juste pour essayer ses chapeaux si *originaux*. Un mot pour insolite et inconnu, pour quelque chose d'inhabituel, de déroutant et un peu étrange, qu'on regarde, qu'on essaie peut-être, mais qu'on n'achète surtout pas, grands dieux ! On porte peut-être ce genre d'œuvres d'art à Paris, madame Markovitch, mais ici, on porte des chapeaux de paille à large bord, à cause du soleil. Tellement campagnards, renchérit Maman, et elles étouffent ensemble un petit rire. Elle porte quant à elle l'un de ses bibis, orné de roses en feutre et de fruits minutieusement modelés en ouate ceinte de papier de couleur, et passés au vernis brillant. Se réjouissant de provoquer ou d'attirer l'attention, elle se promène en ville avec ce sommet d'exotisme sur la tête. On se dit celle-là, elle est de Paris, et là-bas, c'est à la mode. Il faut bien que je fasse la promotion de ma *boutique*, lance avec coquetterie la modiste Julie.